

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \) Item](#)[269. Val-Richer, Mercredi 18 septembre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

269. Val-Richer, Mercredi 18 septembre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Finances \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Vie domestique \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1839-09-18

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°278/288-289

Information générales

Langue Français

Cote 566, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

269 Du Val Richer, Mercredi 18 sept 1839 8 heures

Je me lève tard. J'étais très enrhumé hier. J'ai longtemps dormi et en moiteur. Je me sens dégagé ce matin. Que ne puis-je vous envoyer la moitié de mes heures de sommeil ! Que ne puis-je tout partager avec vous ! J'attends des hôtes ce matin des Normands éloignés qui viennent passer ici quatre ou cinq jours. Toutes les fois que quelqu'un arrive, il me semble que ce devrait être vous. Et celui qui arrive a tort de n'être pas vous. Il m'apporte un désappointement. Vous devriez avoir ce me semble une lettre de votre frère, vous disant que tout est fini, signé et vous donnant les derniers détails. J'en suis pressé. Les hommes, le pays, la distance ; tout m'est suspect. Et puis chaque arrangement bien conclu me semble un pas, vers votre établissement définitif. Je vous vois pousser des racines. On ne se repose que sur des racines. Est-ce que Démion n'est pas revenu ? Ou bien aurait-il trouvé quelque autre loyer plus avantageux pour lui ou pour M. de Jennesson ? Ou bien aurait-il pris votre lettre à Rothschild pour un refus péremptoire de donner plus de dix mille francs ?

9 h. 1/2

Je veux que vous m'écriviez dans quelque état que soient votre cœur, et vos nerfs et tout ce qu'il y a en vous. Je ne puis pas me passer un jour de vous triste ou gaie, juste ou injuste malade ou bien portante. Vous ne m'aimez pas plus que je ne vous aime, ni autrement que je ne vous aime. Vous le savez bien vous le voyez bien. Vous l'avez vu mille fois. Vous le verrez mille fois encore. Et vous ne verrez pas tout, jamais tout. Je ne vous ai jamais vue, je ne vous ai jamais quittée sans vous aimer davantage. Votre cœur, votre esprit, votre caractère, votre grandeur et vos malheurs, vos souvenirs beaux ou cruels, votre air, vos regards, votre voix, vos paroles, vous vous tout entière je vous aime, j'aime tout ; tout m'est cher et nécessaire, et me plaît et m'occupe, ici comme à la Terrasse. Ne parlez pas, ne parlez pas de votre folie. Ne parlons pas de notre folie. Mais gardez-moi la vôtre. C'est mon bonheur. Adieu adieu. Voilà mes hôtes qui m'arrivent. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 269. Val-Richer, Mercredi 18 septembre 1839,
François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-09-18

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 11/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1729>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 18 septembre 1839

Heure8 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

17
Le Val Richer dimanche 18 Septembre 1839

I. ne fini pas. Votre
lettre m'arrive hier. J'ai longtemps dormi et en
avant le matin. Il me fait tellement de mal au
pied que vous imaginez la misère de mes haines
de l'oreiller ! Mais je pourrai tout partager
avec vous !

Fallait-il faire ce matin, des Normands
étrangers qui viennent passer ici quatre ou
cinq jours. Voilà le fait que quelques accide-
nces il me semble que ce devrait être vous. Si elles
qui arrivent à Paris ne voient pas vous, il
m'apportera un déappointment.

Vous devinez sans doute que j'envoie une lettre
de votre frère. Vous savez que tout est fini,
signé et remis dans les derniers détails. Je
suis pressé, des hommes, le pays, la distance, tout
me suggerait le plus chaque arrangement bien
comme on semble en par avec votre installation
définitif. Je vous veux prendre de vacances. On
se sépare que peu de temps.

Et ce que Domon n'est pas revenu ? On lui
accorde-t-il toujours quelque autre loyer plus
avantageux pour lui ou pour M^e de Berneval ?

De bien souvent et pris votre lettre à Hollister
Pour un refus, pas empêche de dormir plus de
12 mille francs.

g.b.s.

Si long que vous me suis dans quelque état
que devint votre cœur, et que temps et tant le
qu'il y a en vous. Si je puis pas me parlez un
peu de vous, toutte un peu, j'aurai un empêche-
ment à un bon portant. Vous ne m'empêchez pas
plus que je ne vous aime, ni autrement que
je ne vous aime. Vous le savez bien vous le
serez bien. Vous l'avez un nulle fois. Vous le
verrez mille fois encore. Si vous ne verrez pas
tout, jamais tout. Si je vous ai jamais vu,
je l'ai vu, ai jamais quitté sans vous aimer
 davantage. Votre cœur, votre esprit, votre caractère
Votre grandeur et vos malheurs vos souvenirs
Beaux ou viles votre air, vos regards, votre voix,
vos paroles, vous, vous, tout entier je vous
aime, j'aime tout, tout moins que ce nécessaire,
et ma plus grande inquiétude, je connais à la
terrasse. Je parlez pas, ne parlez pas de votre
famille. Ne parlez pas de notre enfant. Mais
gardez-moi la visite. C'est mon bonheur certain
d'aimer. Voilà mes huit, qui m'accueillent. Adieu.

S,